

# Prométhée

Alain Mallet

On va commencer par prendre acte de la fréquence des usages de ces deux termes, « Prométhée », « prométhéen ». On dira de notre civilisation qu'elle est « prométhéenne », - « prométhéen » signifiant « occidental » - on parlera à son propos de « prométhéisme » (C. Godin, *La haine de la nature*), on dira de quelqu'un qu'il fait des « efforts prométhéens »... L'usage est tellement fréquent qu'on éprouve rarement le besoin de préciser ce qu'on entend par là. Pourtant l'on s'aperçoit bien vite d'une ambiguïté que ces citations vont mettre en évidence :

-(5) « Dans cet impensé culturel dont, nous occidentaux (post)modernes, sommes porteurs, les idées et les images qui se sont cristallisées autour du personnage de Prométhée occupent une place de choix... La constellation d'idées et d'images que recouvre le nom emblématique de Prométhée a modelé en profondeur le moi-idéal des élites occidentales, elle a nourri et orienté leurs ambitions depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. On n'en finirait pas de citer les auteurs qui ont fait de Prométhée leur héros idéal : Francis Bacon, Shaftesbury, Goethe, Lessing, Shelley, Marx, Auguste Comte, Liszt, Wagner, Nietzsche et bien d'autres » (F. Flahaut, *Le crépuscule de Prométhée*, p. 23).

-> Deux idées à retenir : - la notion d' « impensé culturel », on ne réfléchit pas sur le sens de Prométhée tant nous croyons savoir de quoi l'on parle.

- le rapport étroit avec la Modernité (Bacon, 15616-1626, auteur du *Novum Organum*).

C'est surtout du côté de la pensée « progressiste » qu'on invoque Prométhée :

- (1) « La philosophie a fait sienne la profession de foi de Prométhée : « En un mot , je hais tous les dieux ! » Et cette devise, elle l'oppose à tous les dieux du ciel et de la terre, qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême. Elle ne souffre pas de rival. Mais aux tristes sires qui se réjouissent de ce qu'en apparence la situation sociale de la philosophie ait empiré, elle fait à son tour la réponse que Prométhée fit à Hermès, serviteur des dieux : « Jamais, sois en certain, je n'échangerai mon misérable sort contre ton servage ; j'attache plus de prix, en effet, à être rivé à cette pierre qu'à être le valet fidèle et le messenger de Zeus le père ». Dans le calendrier philosophique, Prométhée occupe le premier rang parmi les saints et les martyrs » (K. Marx, *Différence de la philosophie de Démocrite et Epicure*).
- → A retenir : - la référence à Eschyle (*Prométhée enchaîné*).

- Prométhée devrait remplacer Jésus dans le calendrier. Son châtement s'apparente à la Passion. Il sauve les hommes de leur condition non pas pécheresse mais misérable. Son nom doit être associé à l'humanisme, au progrès, aux Lumières opposées à l'obscurantisme religieux.

- il symbolise aussi le prolétaire, à la fois producteur de richesses et dépossédé de celles-ci.

-« La loi... rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher » (Marx, *Le Capital*).

- → Grâce aux savoir-faire et aux techniques Prométhée donne aux hommes les moyens de leur émancipation, de leur libération.
- Citons encore le titre du livre de l'historien anglais David Landes *The unbound Prometheus* traduit en français par *L'Europe technicienne ou Prométhée libéré*. Significative est l'association de Prométhée à « Europe, technique et libération ».

### **Prométhée, c'est nous !**

... Pour peu que nous ayons une sensibilité « de gauche », mais pas exclusivement : il suffit d'évoquer cette citation plus inattendue :

-(2)« L'aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux : il éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets et montrait ainsi à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivants sur cette terre » (A. Hitler, *Mein Kampf*).

Retenons qu'en dépit de la distance considérable qui sépare Marx de Hitler, l'un et l'autre insistent sur le fait que Prométhée symbolise le pouvoir conféré aux hommes sur la nature. Prométhée est une figure symbolique positive, héroïque. On pourrait aussi évoquer Gaston Bachelard qui, dans *La psychanalyse du feu*, parle du « complexe de Prométhée » pour désigner « toutes tes tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres ».

→Jusque-là, nous sommes en présence d'une version technophile du mythe.

Mais

Déjà en 1816, Mary Shelley écrit *Frankenstein ou le Prométhée moderne* et c'est surtout dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup>/siècle que la signification du terme va s'inverser. Deux exemples parmi d'autres :

-(3)« Que signifie Prométhée pour l'homme d'aujourd'hui ? On pourrait dire sans doute que ce révolté dressé contre les dieux est le modèle de l'homme contemporain » (Albert Camus, *Prométhée aux enfers*, in *Eté*, Pléiade, p. 841).

Paru en 1946, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale et juste après Hiroshima, ce texte fait de Prométhée le symbole de la puissance de la science associée à la technique, et de ses effets mortifères. De Marx à Camus (laissons de côté Hitler), si Prométhée perd ses chaînes, ce n'est pas pour en être libéré mais pour être « déchaîné », comme on le voit chez Hans Jonas (1903-1993) qui commence son livre *Le principe responsabilité* (1979), dont le titre s'oppose au *Principe espérance* du philosophe marxisant Ernst Bloch (1885-1977), par une allusion à Prométhée :

-(4)« Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais connues et l'économie de son impulsion effrénée, réclame une éthique, qui, par ses entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui. La thèse liminaire de ce livre est que la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace, ou bien que celle-ci est indissolublement liée à celle-là » (H. Jonas, *Le principe responsabilité*).

Tout se passe donc comme si la guerre, avec ses deux faits majeurs, la Shoah et Hiroshima, avait eu pour effet de transformer la promesse en menace, voire en malédiction. Le libérateur Prométhée cède la place à l'apprenti-sorcier.

→ Nous avons là une version technophobe du mythe.

Tous ces exemples, choisis parmi des centaines d'autres, illustrent bien le fait que notre civilisation est placée sous le signe de Prométhée. Mais ils soulignent aussi l'ambiguïté de significations attachées à ce nom : libération (Marx, Landes) ou déchaînement (Camus, Jonas), promesse ou menace, technophilie ou technophobie ?

Toujours est-il que la prégnance de ce nom justifie un détour, qui sera un retour au texte auquel on se réfère lorsqu'on veut expliciter l'allusion à Prométhée. Et habituellement c'est à Platon qu'on se réfère plutôt qu'à Hésiode (VII<sup>e</sup>/s.) ou à Eschyle (525-456).

Cet exposé repose sur une thèse : l'usage courant du terme « civilisation prométhéenne » repose 1) sur une interprétation du mythe de Prométhée, et 2) cette interprétation est sinon erronée, du moins incomplète, mutilée.

On va donc lire le passage du *Protagoras*, consacré à Prométhée, en notant bien que c'est Protagoras, non Socrate, qui relate ce mythe :

(6) Extrait du *Protagoras*

Éléments d'interprétation habituelle :

-On y voit une manière de représenter la différence homme/bêtes.

- Ils ont en commun : la nécessité de trouver de quoi vivre (« espèces mortelles » → vivre= besoins à satisfaire).
- Différence : les bêtes sont « bien pourvues », l'homme est « nu... sans chaussures, ni couvertures, ni armes », mais du fait du vol opéré par Prométhée et du don fait aux hommes, ceux-ci font mieux que compenser leur handicap initial. Les instruments sont indéfiniment perfectibles alors que les bêtes sont condamnées à rester avec les organes que la nature leur a donnés (cf. Aristote, *Les parties de animaux*).
- Cette vision correspond tout à fait à la version progressiste de la vision prométhéenne de l'homme, telle qu'elle est exprimée notamment par Marx : l'homme n'a rien à attendre des dieux mais grâce à ses savoir-faire, il peut transformer la nature de façon à rendre son séjour sur terre plus agréable. L'homme est l'artisan de son salut s'il se libère de l'emprise des religions et des idées obscurantistes, s'il met ses capacités au service de l'amélioration de ses conditions de vie. Le mythe de Prométhée, c'est l'histoire de l'homme d'abord enchaîné (et aliéné) puis artisan de sa libération (désaliénation). Vision qui colle avec toute vision progressiste de l'histoire (Feuerbach, Hegel, Marx), mais aussi avec la thèse de la « néoténie humaine » (cf. Stéphane Jay Gould)... et aussi avec le « transhumanisme : si les organes manquants sont remplacés par des prothèses, celles-ci peuvent être indéfiniment transformées. Le transhumanisme semble donc l'accomplissement de l'initiative prométhéenne.

Pour résumer, on pourrait dire que cette lecture constitue plus ou moins notre « credo » en matière d'anthropologie. Elle semble s'imposer comme une évidence, comme quelque chose qui va de soi. Ce qui expliquerait que l'interprétation du texte s'arrête là.

Pourtant

Cette interprétation commet une faute impardonnable de la part de tout interprète, de tout lecteur, qui se respecte : une des règles de toute interprétation consiste à devoir interpréter tous les éléments susceptibles d'être signifiants, à ne pas négliger des éléments visiblement importants dans le texte à interpréter. Or c'est cette faute précisément sur quoi se fonde l'interprétation habituelle. En effet cette interprétation néglige, entre autres éléments du texte :

-1) la signification des noms, Prométhée et Epiméthée. Si les frères s'appelaient Marcel et Alfred, cela n'aurait aucune espèce d'importance. Or pour les Grecs, Prométhée et Epiméthée renvoient à des significations bien précises.

-2) Le fait que Zeus, Athéna, Héphaïstos entretiennent des rapports étroits avec Métis.

Reprenons :

### -1) La signification des noms :

On ne peut qu'être frappé par une bizarrerie du texte :

- Pro-méthée, c'est celui qui voit avant, devant lui (« pro » → « prologue »), Epiméthée, celui qui voit après, derrière lui (« épi » → « épilogue »).

Il y a donc contradiction entre ce qu'ils font et la qualité qui leur est associée

- Epiméthée fait la partage, chose qu'aurait dû faire Prométhée
- Prométhée examine le travail fait par son frère, chose qu'aurait dû faire Epiméthée. Il aurait dû en outre prévoir qu'Epiméthée allait sans doute faire des erreurs.

→ Dans cette division des tâches, partage et examen, où il s'agit de donner aux espèces mortelles les « qualités appropriées », chacun accomplit ce que l'autre aurait dû faire si chacun avait agi selon ses « qualités appropriées ».

Il est difficile de ne pas voir du sens dans cette contradiction.

### -2) Le rapport avec Métis.

Il faut se référer au livre de Marcel Détiéne et Jean-Pierre Vernant, *La mètis ou les ruses de l'intelligence*.

C'est une notion présente partout dans la civilisation grecque, sans être pour autant l'objet d'une théorisation. Elle est là sans qu'elle se fasse remarquer comme le montre la façon dont elle est symbolisée comme divinité et représentée (cf. image). C'est à la fois une divinité, Métis, et c'est un nom commun, dont la traduction pourrait être « l'intelligence rusée », « le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise » (M. D. et J. P. V.).

Elle exprime une « vision du monde », un monde où, pour vivre, il faut être, sinon fort, du moins rusé, même si pour cela il faut être retors, duplice, dissimulateur (cf. Machiavel → « un prince doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne peut se défendre des rets, le renard des loups... Ceux qui simplement veulent faire les lions, ils n'y entendent rien » (*Le Prince, XVIII*)). ou encore, Balthasar Gracian ; « Œil de lynx, sépia et demi » (Art et figures du succès)). Les êtres vivants (→ mortels), mais aussi les dieux (immortels) sont en rivalité permanente, certains sont plus forts que d'autres, mais les plus faibles peuvent compenser

leur handicap initial par la ruse qui consiste à retourner la force des puissants contre ces derniers. En français, c'est souvent le « y » qui désigne cette qualité comme dans « savoir y faire », s'y entendre, s'y connaître », « s'y retrouver ».. Sa signification est présente dans certains verbes à double sens, tramer, trafiquer, fabriquer, mijoter, louvoyer, manœuvrer, bricoler... tout ce qui évoque à la fois la « débrouillardise » et la « magouille ».

→ Deux citations de M.D. et J.P.V. :

-(9) « ... la réalité que nous nous efforçons de cerner se projette sur une pluralité de plans... les savoirs d'Athéna et d'Héphaïstos, d'Hermès et d'Aphrodite, de Zeus et de Prométhée, un piège de chasse, un filet de pêche, l'art du vannier, du tisserand, du charpentier, la maîtrise du navigateur, le flair du politique, le coup d'œil expérimenté du médecin, les roueries d'un personnage retors comme Ulysse, le retournement du renard et la polymorphie du poulpe, le jeu des énigmes et des devinettes, l'illusionnisme rhétorique des sophistes » (p. 8).

-(10) « Intelligence rusée dont la chasse et la pêche ont pu fournir à l'origine le modèle, mais qui déborde largement ce cadre, comme le montre, chez Homère, le personnage d'Ulysse, incarnation humaine de la mètis... elle préside à toutes les activités où l'homme doit apprendre à manœuvrer des forces hostiles, trop puissantes pour être directement contrôlées, mais qu'on peut utiliser en dépit d'elles, sans jamais les affronter de face, pour faire aboutir par un biais imprévu le projet qu'on a médité » (p. 56).

Les êtres ont plus ou moins de mètis :

-Les animaux : le renard, le poulpe, le crabe, la torpille, la seiche sont des animaux « à mètis ». La ruse de la seiche, c'est sa manière d'échapper à ses prédateurs en jetant de l'encre (« sophisma » : piège).

-Les hommes : la mètis se rapporte - à certaines activités, pêche, chasse, où l'on utilise des leurres, des pièges, des appeaux pour attraper des animaux eux aussi rusés ou forts.

- (11)« Entre la mètis du renard et de la seiche, et la mètis du pêcheur, il n'y a aucune différence de nature... Par technè, les poulpes se confondent avec la roche sur laquelle ils s'appliquent » (Oppien, *Traité de pêche*).

- mais aussi à celle des tisserands, des artisans, des pilotes de navire, tous ceux qui utilisent à leur profit les forces de la matière sur laquelle ils travaillent (et pas seulement les bêtes et les hommes) → Idée de détourner à son profit quelque chose qui initialement n'est pas fait pour ça.

-(15)« Nous utilisons toutes choses qui existent comme si elles existaient en vue de nous – mêmes, car nous sommes en quelque sorte nous aussi une fin » (Aristote, *Physique,II*).

-Les dieux : il y a des dieux « à mètis », dont Zeus, Athéna, Héphaïstos :

- Zeus a été l'époux de Mètis qu'il a avalée et qui fait corps avec lui.

- Athéna, fille de Zeus et de Mètis, sœur de Poros (expédient → cf. aporie).

-Héphaïstos, boiteux, mais se sert de son handicap. Associé au crabe qui trompe ses prédateurs en marchant de travers.

-Quant à Prométhée, c'est le « poïkilos », le bigarré, « aiolomètis », celui qui a la « mètis » avec des mouvements rapides. (Ulysse, le « polymekhanos », bien entendu, possède la mètis à un degré éminent).

→ On ne peut pas ne pas tenir compte de ces significations, dès lors qu'elles sont attachées aux personnages qui apparaissent dans le texte. Ce qui suscite notre perplexité et nous conduit à nous poser ces questions :

- Pourquoi Zeus, doté de mètis, confie-t-il cette tâche de partage à Prométhée et à Epiméthée, tous deux de la famille des Titans, jadis vaincue par Zeus ?
- Pourquoi Zeus laisse-t-il Epiméthée faire le partage ?
- Pourquoi laisse-t-il Prométhée faire l'examen ?
- Pourquoi Athéna et Héphaïstos, eux aussi dotés de mètis, laissent-ils Prométhée voler le feu et les techniques ?
- Pourquoi reprenons-nous si facilement à notre compte le jugement de Prométhée, à qui nous semblons nous identifier ?

Tous ces personnages sont rusés, et pourtant – mais faut-il dire « pourtant » ? – ils donnent l'impression de prendre des initiatives qu'ils contrôlent mal... sauf à supposer qu'il s'agit d'un jeu de dupes, où tout le monde piège tout le monde (comme dans un film d'espionnage), et que Zeus sait très bien ce qu'il fait.

On pourrait penser que c'est Prométhée qui, laissant agir son frère, contrarie ce qu'il croit être le plan de Zeus, et l'oblige ainsi à créer l'homme alors que ce n'était pas dans les intentions initiales de Zeus. Mais cette thèse, la thèse traditionnelle, ne s'accorde pas avec l'idée que Zeus a la mètis en lui.

→ D'où l'hypothèse : si Zeus, Athéna et Héphaïstos laissent faire Prométhée, c'est qu'ils laissent ce dernier se prendre à sa propre ruse. Zeus contrôle tout depuis le début.

Prométhée accomplit le plan de Zeus en croyant qu'il se joue de lui, qu'il venge les Titans. Les dieux font semblant de se laisser avoir. Prométhée est comme « l'arroseur arrosé ». Et si nous reprenons à notre compte le jugement de Prométhée, si d'emblée nous ne nous rendons pas compte de la ruse de Zeus, c'est que nous voyons les choses du point de vue de Prométhée, (ou de Protagoras !) c'est-à-dire de celui qui se fait avoir. Or, c'est Prométhée plus qu'Epiméthée qui fait des bêtises !

→ Conséquence :

**Tous ceux qui tout au long de deux millénaires ont véhiculé la légende prométhéenne,**

**dans sa version traditionnelle, sont victimes de la même illusion.**

Cette hypothèse lève les contradictions du récit et lui redonne une cohérence. Ajoutons qu'elle est étayée par un autre épisode de la vie de Prométhée, où il se fait encore « rouler dans la farine », et cela à l'occasion d'un autre partage. Dans *L'univers, les dieux et les hommes*, Jean-Pierre Vernant montre qu'Epiméthée n'est pas le seul à faire des partages problématiques (quoique...), c'est aussi le cas de Prométhée lorsque Zeus lui demande de répartir entre les dieux et les hommes, les morceaux d'un taureau sacrifié. Prométhée, dans l'intention de tromper Zeus qui choisira le premier, enveloppe les os dans une couche grasseuse appétissante et les parties comestibles dans la panse visqueuse de l'animal. Zeus, qui a vu la ruse, fait semblant de tomber dans le piège et choisit la part la plus appétissante, celle qui enveloppe les os.

Mais

Prométhée « est pris à ses propres ruses » (M. D. et J. P. V.) : les hommes ont reçu la part qui signifie leur caractère mortel : ils doivent manger, de la viande notamment, pour se maintenir en vie. Les dieux, immortels, peuvent se réjouir de la fumée odorante qui monte des autels où l'on fait brûler les os mêlés à des aromates.

-(17) « Ce qui définit les humains, c'est qu'ils mangent le pain et la viande des sacrifices, et qu'ils boivent le vin de la vigne. Les dieux n'ont pas besoin de manger... Ils vivent sans se nourrir, n'absorbent que des pseudo-nourritures, le nectar et l'ambrosie, des nourritures d'immortalité... Autrement dit, dans la répartition opérée par Prométhée, la part la meilleure est bien celle qui, sous l'apparence la plus appétissante, cache les os dénudés. En effet, les os blancs représentent ce que l'animal ou l'être humain possède de véritablement précieux, de non mortel ; les os sont imputrescibles, ils forment l'architecture du corps. La chair se défait, se décompose, mais le squelette représente



l'élément de constance. Ce qui n'est pas mortel, l'immuable, ce qui, par conséquent, s'approche le plus du divin » (p. 72).

Dans les deux récits, Prométhée essaie de ruser avec Zeus, qui, dans les deux cas, le laisse faire. Le plus rusé des deux est celui qui fait naître chez l'autre l'illusion qu'il contrôle le déroulement des événements. A malin, malin et demi.

- (18) « Prométhée met au service des hommes... tous les artifices dont ils ont besoin, une intelligence qui prétend jouer de ruse avec Zeus et le duper. Mais la mêtis du Titan finit toujours par se retourner contre lui ; il est pris au piège qu'il avait tendu » (p. 25).

→ Tel est pris qui croyait prendre. Ce récit n'est pas le récit de la ruse de Prométhée mais celui de la ruse qui se retourne contre lui.

### **Prométhée est le dindon de la farce, mais il n'est pas le seul !**

Il est en compagnie de tous ceux qui ont repris pour argent comptant l'interprétation traditionnelle du récit. C'est-à-dire :

- Tous ceux qui n'ont pas vu que la mêtis, bien que non nommée, est partout présente dans ce texte, selon son mode de présence habituel.
- Tous ceux (ce sont les mêmes !) qui placent la Modernité sous le signe de Prométhée, en faisant de l'histoire des techniques l'histoire de l'émancipation humaine.
- Tous ceux qui négligent le fait que c'est Protagoras, non Socrate, qui fait ce récit.

D'où la question :

Faut-il faire de Prométhée un mythe non plus technophile mais plutôt technophobe?

La réponse à cette question demanderait une nouvelle séance et supposerait la lecture du *Phèdre* où il est question de la naissance de l'écriture, et la notion de « pharmakon ».

Pour conclure aujourd'hui, on va s'arrêter un instant sur l'idée de l'homme que soutient la mythe de Prométhée, en y incluant la dimension de la mêtis.

Conclusion : la mêtis et le propre de l'homme.

Si la mêtis appartient aussi bien aux bêtes qu'aux hommes, alors elle est au service de la vie. La lecture traditionnelle du mythe repose sur une anthropologie singulière. Elle dit que l'homme est une « espèce mortelle », un vivant, un animal, que sa fin est donc la vie, fin qu'il partage avec tous les autres animaux. Elle ajoute seulement que, s'agissant de l'homme, il y a une propriété qui le distingue des autres animaux, à savoir qu'il utilise

des instruments fabriqués, des artefacts plutôt que des organes, mais destinés cependant à la même fin : la prolongation de la vie.

Or « vivre demande de nombreux instruments » (Aristote) et de cette anthropologie découle une conception instrumentale de la pensée.: la pensée, c'est un moyen, un instrument, au service de la vie, c'est donc pourquoi elle se confond avec l'intelligence rusée, avec la mètis. (19) « La vie, disait Cioran, est une occupation d'insecte » (*Syllogismes de l'amertume*). Penser, être intelligent, c'est être le plus malin. C'est aussi la conception de l'Intelligence Artificielle, que l'on compare à l'intelligence du joueur d'échecs.

Or, si Platon distingue la philosophie de la sophistique, c'est parce que, pour lui, la raison d'être de la pensée ne s'épuise pas dans cette activité au service de la vie, position défendue aussi par le courant « transhumaniste ». La thèse de Platon est donc que l'intelligence rusée, la mètis, que l'homme partage avec le poulpe ou le renard, n'est pas le tout de la pensée humaine. C'est aussi ce que dit Kant :

-(21)« L'homme est un être qui a des besoins, en tant qu'il appartient au monde sensible, et sous ce rapport, sa raison a certainement une charge qu'elle ne peut décliner à l'égard de la sensibilité, celle de s'occuper des intérêts de cette dernière... en vue du bonheur de cette vie et aussi, quand cela est possible d'une vie future. Mais le fait d'avoir la raison ne lui donne pas du tout une valeur supérieure à la simple animalité, si elle ne doit lui servir que pour ce qu'accomplit l'instinct chez les animaux » (*Critique de la raison pratique*).

Platon, comme Kant, récuse la représentation habituelle qui oppose l'habile malhonnête et l'homme honnête, un peu niais et malhabile (cf. Aristote, Esope, Thalès et la servante de Thrace). **Platon se joue de Protagoras !**

C'est ce qui distingue la sophistique de la philosophie. Rappelons-nous que le dialogue porte sur la sophistique. La sophistique conçoit la pensée comme une arme, un piège (« sophisma » désigne ce dont se sert la seiche pour échapper à ses prédateurs). La sophistique conçoit l'homme sur le modèle des bêtes.

D'où la question du « propre de l'homme »...

-(24) « Vivre, en effet, constitue un office qu'il a en commun avec les plantes ; or on cherche ce qui lui est propre » (Aristote, *Ethique à Nicomaque*).

Ce qui est en question, c'est le sens de ces notions qui servent à définir l'homme : la culture, l'artifice, la raison, la pensée... Sont-elles autre chose qu'un déguisement, une

arme, un piège, une « sophistication » permettant à l'homme de réaliser son animalité tout en la cachant ?

L'humanité est-elle autre chose qu'une sophistication de la nature, une ruse par laquelle celle-ci s'éloignerait d'elle-même... pour mieux s'accomplir ? La sagesse (sophia) ne serait-elle qu'une sophistique encore plus subtile, encore plus contournée ?

C'est la réponse donnée par l'interprétation traditionnelle du mythe de Prométhée, et c'est pour cela que la société est peuplée de loups, de renards, de requins, de hyènes, de vipères, de cochons, de porcs, de singes, de bécasses, et autres cafards et cloportes.

Celle de Platon est très bien formulée (puisqu'il lui-même se contente plutôt de le suggérer) par le philosophe anglais Whitehead (1886-1947) :

-(20) « Nous pouvons considérer (la raison) comme l'une des opérations impliquées par l'existence d'un corps animal, et nous pouvons la considérer en faisant abstraction de toute opération animale particulière. Dans ce cas, la raison opère en se réalisant théoriquement... Il y a la raison qui s'affirme comme étant au-dessus du monde, et il y a la raison en tant qu'elle un des nombreux facteurs dans le monde. Les Grecs nous ont légué deux figures dont la vie réelle ou mythique correspond à ces deux notions : Platon et Ulysse. L'un a la raison en partage avec les dieux, l'autre avec les renards » (*La fonction de la raison*). Ce qui distingue Platon de Protagoras, c'est pour ce dernier, les dieux sont pensés à l'image des renards.

Lisons aussi :

- (32) « La naissance d'une méthode est dans son essence, la découverte d'une ruse pour vivre..... (33) certains des plus grands désastres qui ont frappé l'humanité ont été dûs à des hommes alliant à une bonne connaissance de la méthode l'étroitesse d'esprit. Ulysse n'a que faire de Platon, et les ossements de ses compagnons jonchent bien des récifs et des îles » (id.).